

La Solitude

@now@n

<http://anowan.blogspot.fr/>

Malik toqua quatre fois – taw, taw, taw, taw. Un chien aboya dans l'autre appartement du palier – aw, aw, aw, aw. Cet écho bizarre réveilla un morceau de cerveau chez Clovis, qui se mit aussitôt à transpirer. Qu'est-ce qu'il fabriquait là ? Dans ce quartier, ce couloir d'immeuble, cette situation ?

C'était Malik qui lui avait parlé de cette femme isolée. Il se revoyait accepter mollement de l'accompagner. Pas vraiment convaincu, de toute façon il n'y avait jamais besoin de le convaincre. Comme toujours, le monde entier se relayait pour le contrôler, le trimballer. Comme d'habitude, il se laissait faire. Il avala sa salive, douloureuse. Il se promit de partir si ça dégénérait.

Malik sortit son trousseau de clé de sa poche, retrouva celle marquée d'une gommette bleu clair, et déverrouilla l'entrée.

Une odeur de – de *tout* dégouлина de l'appartement. Clovis se couvrit le nez tandis que Malik s'invitait à l'intérieur. Il ressortit quelques secondes plus tard avec plusieurs sacs poubelles fermés.

— Tu veux bien descendre ça ? Je fais un tour dans la salle de bain. Le local est à la cave, prends la clé.

Toucher les déchets de quelqu'un d'autre était bien la dernière de ses envies. Il jeta un regard enragé à son ami. Malik lui rendit l'incompréhension faite visage. Alors Clovis, comme d'habitude, remisa sa franchise, hocha la tête et sourit.

Trois étages à descendre, trois étages à monter. Il revint essoufflé. D'autres sacs l'attendaient à l'entrée, il décida qu'ils étaient très bien là où ils étaient.

La puanteur se trouvait un peu rafraîchie : les volets du salon levés, les fenêtres grandes ouvertes, le vent passait de l'une à l'autre en poussant les objets sur le passage. Malik rattrapait et plaçait sous presse-papiers improvisés les feuilles envolées. Cela fait, il regroupa la vaisselle éparse dans une bassine – comment il en trouva la motivation, Clovis n'en savait rien, lui-même n'aurait pas touché cette infection avec des gants – et la rapatria dans l'évier de la cuisine. Il s'essuya le front du dos de la main et expliqua :

— C'est ma limite d'intervention. Si j'en faisais plus, elle serait trop gênée, elle pourrait refuser que je revienne.

— Je ne comprends toujours pas ce que tu fais au juste. Tu travailles avec les Petits Frères des Pauvres ?

— On est plus ou moins sur de l'assistance à personnes isolées, mais mon association est athée et nos protégés ne sont pas exactement... Ah, attends.

La porte entre la chambre et le couloir s'ouvrit sur l'habitante de l'appartement. Échevelée, l'expression hagarde de qui sort du lit paniquée, elle portait un jean troué et un T-shirt délavé aux armoiries du club de natation local. Aussitôt qu'elle vit Malik, elle se détendit, puis se recroquevilla.

— Il est déjà quinze heures ? Je suis désolée, je te jure que je voulais me réveiller, je ne sais pas pourquoi mon portable n'a pas sonné...

— C'est bon, c'est pas grave. Tu vas bien ?

Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais avisa Clovis et resta hébétée.

— Oh, voici l'ami dont je te parlais la dernière fois, celui que j'essaie d'engager dans l'association.

— Hum, bonjour. Je suis Chloé !

Elle lui tendit la main si brusquement que Clovis eut un mouvement de recul. Elle rangea ses bras, un rictus gêné en travers du visage, l'excuse tremblant sur la lèvre. Malik reprit la main.

— Tu veux du thé ?

— Ah, euh, oui ! Attends, je vais laver des tasses !

Clovis se retrouva de corvée d'essuyage. En l'absence de gants pour manipuler le torchon, il le remplaça par le reste d'un rouleau de papier absorbant. La bouilloire siffla ; ils finirent installés au salon, un coin de table basse et trois chaises libérées à cette intention.

Malik et Chloé discutaient. Clovis remarqua rapidement que la conversation tournait entièrement autour de la jeune femme. Les petits contrats qu'elle trouvait en télétravail, son nombre d'abonnés sur allez savoir quel site Internet, la couleur dont elle hésitait à teindre ses cheveux, les inspirations de son prochain EP. Il guetta un virage quelconque – personne ne pouvait se montrer si égoïste, elle finirait bien par prendre des nouvelles du gars qui s'était pointé chez elle exprès pour faire le ménage de sa porcherie – mais il ne vint jamais.

— Ça te va qu'on descende les poubelles en partant ?

— C'est très gentil, merci.

— On se voit dans deux semaines, même heure ? Il te faudra quelque chose ?

— Ça ira, mais merci, merci. Promis, je serai levée et je t'aurai fait des cookies !

Ils repartirent. Malik embarqua les sacs poubelles restés dans l'entrée. Clovis se tut le temps qu'il en finisse avec eux et qu'ils quittent l'immeuble.

— Tu vas bien ? Tu n'as pas ouvert la bouche.

— Qu'est-ce que c'est que cette *merde* ? Elle ne sort jamais de chez elle, cette fille ? Je... Je n'ai même pas les mots.

Malik sortit son paquet de cigarettes de la poche de sa veste et en fit jaillir un attendu petit boudin blanc et orange, qu'il happa du bout des lèvres.

— Cette merde, c'est une histoire plus courante qu'on pourrait croire. Des jeunes, surtout, qui se barricadent. Laissent tomber les relations sociales en direct, préfèrent fréquenter Internet que leur pâté de maison. Ça entraîne du laisser-aller. Alors on garde un œil dessus, on essaie de leur rappeler la lumière.

Son auto-fouille au corps lui permit de remettre la main sur son briquet égaré. Il enflamma le bout de la cigarette.

— Ouais ça te choque, ouais ça bouleverse tes valeurs, mais si on devait en rester là, à être choqué, on ferait quoi ? On les laisserait pourrir ? Le monde extérieur les repousse, c'est un fait. Je ne sais pas pourquoi. Je fais ce que je peux à mon niveau : je vais là où l'asso a repéré des gens, je suis sympa, et

je les laisse croire pendant ne serait-ce qu'une heure de leur vie que dehors, c'est un endroit plutôt chouette quand on y réfléchit. Je ne suis pas seul, et on n'est pas assez nombreux. T'es pas obligé de me répondre tout de suite ; si je t'ai demandé de venir aujourd'hui, c'est pour te montrer le niveau. T'as déjà rencontré quelqu'un d'aussi inoffensif ?

Clovis rentra son menton dans son col.

La vie trop dure, le dehors trop triste ? La belle affaire. C'était dur pour tout le monde ; au nom de quoi aurait-il fallu assister les gens trop mous pour se lever d'eux-mêmes ? Leur briquer l'appartement, leur faire risette comme s'ils avaient quatre ans, pourquoi pas leur torcher le – Clovis se souvint que Malik avait nettoyé la salle de bain, et probablement mis un coup de brosse dans les *toilettes*.

Aucun moyen qu'il vienne aider une personne comme ça. Aucun !

S'il pouvait supporter de vivre, n'importe qui devrait y arriver.



Ça avait toujours fait partie de lui, et s'était aggravé après Adeline.

Elle aimait sortir, voir des endroits neufs, des gens inconnus, des histoires inédites, entendre des musiques et goûter des plats nouveaux, inhaler le puissant parfum du monde et rejoindre son accord.

Clovis se considérait lui-même comme plus casanier.

Adeline ne le critiquait pas sur ce point. Lorsqu'elle l'avait invité chez elle pour la quatrième fois, un verre de vin aidant, elle avait même avoué qu'il lui rendait un grand service en l'obligeant à faire son ménage. Il s'était étonné de ce qu'elle ne le fasse pas pour elle-même – il gardait son appartement impeccable en toutes circonstances – et elle avait réussi à lui faire avaler que l'hygiène n'était qu'un détail mineur dont un individu équilibré pouvait très bien s'en passer. Deux verres de vin aidant, il ne vérifia que le lendemain matin si les draps étaient frais. Ils ne l'étaient alors plus, bien sûr.

On demandait souvent à Adeline ce qu'elle lui trouvait. Elle répondait le sourire aux lèvres qu'il ne lui prenait pas la tête. « On » s'extasiait alors de sa haute compréhension, le mystère tout élucidé : femme formidable trouve homme faire-valoir.

Personne ne demandait jamais à Clovis ce qu'il lui trouvait. Sans doute parce qu'elle répondait plus que lui au stéréotype d'un être humain « cool », populaire, qu'on veut à garder dans son entourage. C'était d'ailleurs à peu près ce qu'il avait répondu lorsqu'elle s'y était intéressé.

Adeline se calquait sur une image de La Femme qui était celle qu'on lui avait appris à rechercher comme compagne : le sourire, la bonne humeur, l'humour, la compassion, la respectabilité... Des qualités agréables à imaginer chez une épouse et une mère, qui permettraient à Clovis de perpétuer avec succès la longue tradition de ses ancêtres paternels : vivre un mariage stable et content, élever des enfants satisfaits.

Il aurait peut-être dû être moins sincère, ou ne pas laisser la discussion en suspens jusqu'au lendemain.

Adeline paraissait distante. Il lui demanda pourquoi elle le repoussait. Elle lui répondit que, bah tiens, *pour une fois*, ça le concernait bien. Elle le traitait d'égoïste ? D'accord, elle retirait ce qu'elle

venait de dire, l'accusation était trop forte. Mais comment ça, égoïste ? Elle lui repassa la conversation de la veille, de son point de vue.

Elle aimait les gens dans leur sincérité, écartant le plus possible les jugements basés sur les rigidités du « normal » sans pour autant oublier toute morale, à l'écoute jusqu'au point où son interlocuteur se perdait dans ses propres mots. Que Clovis formule l'idée qu'ils se marient à un moment, qu'ils aient des enfants et les élèvent ensemble, qu'ils se tiennent compagnie jusqu'à la mort, ne lui posait pas problème en soi. Mais, franchement : avait-il la moindre idée de ce qu'*elle* imaginait pour son futur ?

Clovis rappela qu'elle passait le CAPES, qu'elle voulait enseigner le français et écrire dans son temps libre des livres pour la jeunesse en collaboration avec des psychiatres spécialisés dans l'accompagnement des enfants les plus fragiles.

Ah, il écoutait apparemment. Et avaient-ils jamais parlé de mariage avant hier ?

Non, mais, tout ce qu'elle était, tout ce qu'elle incarnait, il supposait...

Supposait quoi ?

... il préférait la laisser exprimer ce qui n'allait pas. Il précisa qu'il voulait juste souligner qu'elle était une personne très féminine, dans le bon sens du terme.

Elle soupira. Elle l'aimait bien. Il était simple. Même son futur était simple : *grammaticalement*. « Quand on se *mariera* », « Quand on *aura* des enfants ». En soi, il n'y avait rien de mal à ce projet, elle n'était pas contre par essence. Alors toute la soirée. Elle avait attendu. Une phrase. Un mot. Une notion. « Et toi, Adeline, qu'est-ce que tu en penses ? » « Est-ce que ça te tente ? » « Je veux passer le restant de mes jours avec toi, mais *toi*, Adeline, *veux-tu* m'épouser ? » Ce n'était jamais venu. Pour des plans qui impliquaient sa collaboration à chaque étape, il ne se souciait guère qu'elle y adhère.

Il n'avait rien à ajouter.

Elle lui laissa une semaine pour réfléchir à ce qu'elle venait de dire, et à une réponse.

Il regarda passer la semaine.

Elle rompit.

Il s'enferma.



C'était Jimmy, un ami qui ne connaissait pas Adeline, qui l'avait sorti de là. Il avait écouté avec attention tous les détails incohérents que Clovis était encore capable de formuler, mélange aigre de haine de lui-même et de report de tous les torts sur elle. Mi-analyste, mi-philosophe, mi-dealer, il modélisait la relativité de la morale en diagrammes de Venn fumeux et s'étalait sans prévenir en grands discours généralistes sur la vie et les choses. Sa conclusion sur l'affaire :

— Déjà, tu vas te calmer avec ta recherche de coupable, parce que personne n'est coupable. Une relation normale, pas bourreau à victime quoi, ça se mesure pas en bien et en mal, en faute et en réparation : ça se fait au résultat. Dans votre cas, la rupture, et, comme elle n'était pas à l'amiable, c'est un échec. On pourrait s'arrêter là, déclarer que vous êtes des perdants, chercher lequel était un petit peu plus un perdant que l'autre et lui faire porter le chapeau, mais ça n'aurait aucun intérêt. Une relation, c'est pas un meuble Ikea que t'achètes avec le plan tout prêt, que tu dois suivre de ton mieux

avec ta moitié et qui vous fait paniquer s'il reste des vis à la fin ; c'est une espèce de pièce d'art contemporain chelou que vous construisez à deux avec des matériaux de récup', son pub préféré par-ci, ton film favori par-là, et par-dessus un truc que vous ne saviez même pas que ça existait la veille et que vous avez découvert tous les deux... C'est bâtir une vie qui change avec vous et qui continue de vous plaire jusqu'à ce que vous en ayez marre. Tout le monde peut monter un meuble Ikea et, à moins d'une haine tenace, on peut s'associer avec n'importe qui pour ça. Le coup de la sculpture, c'est plus subtil. Alors après, je dis pas, tu as des tas de couples qui sont persuadés d'être dans l'obligation de monter un meuble et qui, sans se coordonner, parviennent à monter la même putain d'étagère chiante et insipide toute leur vie. Même vous deux, vous étiez un peu chiants. Ça aurait presque pu marcher. Mais t'étais un type Ikea et c'était une meuf Alinéa, et même si vous pensiez être d'accord au début, vous vous êtes faits rattraper par la réalité et ça a cassé. Laisse ça derrière toi et dis-toi que la prochaine qui te donne ta chance, petit un tu referas pas la même erreur, petit deux tu t'offriras une relation plus riche et plus intéressante qu'une banale odyssée consumériste dans un magasin suédois. OK ?

Verbosité à part, Clovis trouvait du sens à tout ça. Assez de sens pour contrer la douleur de repasser dans les mêmes rues sans sa main dans la sienne. Adeline et lui ? Pas faits l'un pour l'autre ; point. De martyr confinant sa peine entre ses murs, il était redevenu simple individu casanier, bien certain de ne plus avoir besoin de qui que ce fût.

Son entreprise exigea qu'il prenne trois semaines de congé en août, puisque les bureaux fermaient au cours de cette période. Aucune envie de voyager, aucune envie de voir du monde : il planifia la peinture de son appartement, remise depuis trop longtemps. Lui, une caisse de Faro ambrée, un chargement de pots de dix litres de Voile de Brume monocouche dont il acceptait sans illusions qu'il en passerait minimum deux couches, et rien d'autre sur le chemin de son bonheur.

La première semaine, tout s'était bien passé.

À la fin de la deuxième, il commençait à trembler.

La troisième, il tentait désespérément de joindre une connaissance encore en ville, n'importe qui. Il ne trouva que Jimmy, resserrant ainsi un lien de connivence entre eux qu'il aurait préféré écarteler. C'était à lui qu'il avait balbutié, comme une espèce de détraqué mental, qu'il parlait à sa solitude et qu'elle lui répondait avec la voix d'Adeline.

Jimmy l'avait pris à la rigolade, avait organisé une fête le soir même et était venu l'aider le reste de la semaine. Son assistance concernait davantage la partie consommation de bières du projet que tout l'aspect peinture, mais Clovis n'était pas à ça près.

N'importe qui valait mieux que la solitude.

Tant pis si leur pièce d'art contemporain privée ne ressemblait à rien.



Tout le monde avait des problèmes. Tout le monde surmontait. Pour qui se prenaient ces gens, prisonniers volontaires de leur appartement, pour croire leur douleur au-dessus de celle des autres ? On ne faisait pas toujours ce qu'on voulait.

Le soir après cette visite dégoûtante, Clovis se trouvait dans un bar à vin avec un mélange d'amis de Jimmy dont il peinait à retenir quel que détail que ce soit. Désirait-il sortir et rencontrer des gens ?

Non. Ça faisait partie des obligations auxquelles on se conformait quand on n'était pas quelqu'un d'égoïste, voilà tout.

Jimmy avait son comptant de relations auprès desquelles prendre des nouvelles. Clovis, qu'il voyait plus régulièrement, passait après. Assis seul, il en profitait pour revoir ses notes pour la réunion mensuelle du service de comptabilité. Il se trouvait que ça lui donnait une aura de mystère bien imméritée et qu'une certaine femme n'attendait qu'une occasion du genre pour venir lui parler.

Jimmy l'avait briefé. « Sarah, tu oublies tes plans, c'est pas une Adeline. Après, tu tentes ou pas, c'est toi qui vois, mais ne lui manque pas de respect. »

Ils se sourirent et firent tinter l'un contre l'autre leurs verres de bourgogne.

— Tu écris ?

— Rien de bien intéressant.

Il lui donnerait sa profession, elle bâillerait et déclarerait qu'il l'ennuyait, elle partirait. Ça se passait toujours comme ça, dans les projections que Clovis se faisait de ses conversations avec des femmes.

— Comptable ? Eh, je ne pensais pas rencontrer un homme indispensable à la survie de son entreprise.

— Quoi ?

— Presque tout le monde ici se situe dans la catégorie socioprofessionnelle « parasite » ou « accessoire ». Tu sais, de ces occupations créées lorsque la valeur « emploi » a remplacé la valeur « travail ».

— Je... je ne suis pas sûr de voir de quoi tu parles.

— Ha ha, je préfère éviter d'entrer sur le terrain politique. Tu serais surpris de savoir ce que font certains amis pour échapper à la propagande. Trouvons autre chose. Cinéma ?

— Mauvaise pioche, je prends le septième art très au sérieux.

— Ça me va.

Ils ne parvinrent pas à lancer un sujet vraiment profond.

— Tiens, on dit septième art pour le cinéma et neuvième art pour la bande-dessinée, mais je n'ai jamais entendu parler du huitième art.

— Ce sont toutes les formes d'expression spécifiques à la radio et la télévision.

— Pour de vrai ?

L'anodin s'épuisa. Le cancan prit le relais.

— Et tu ne connais presque personne ? Sympa Jimmy, de te faire venir et de te laisser en plan.

— Pour être honnête, je ne suis pas une créature très sociale.

— Pff, qui l'est ?

— Je veux dire que j'ai dû croiser quatre ou cinq fois tout le monde et que, rien à faire, je ne retiens ni les noms, ni les quelques discussions qu'on a pu avoir.

— Mauvaise mémoire ? Il faut quoi pour te marquer l'esprit ?

— Je ne sais pas.

— Dire quelque chose de stupide et choquant, peut-être ?

— Comme quoi ?

— J'aime bien ta couleur de cheveux mais j'ai bien peur de ne pas avoir de taies d'oreiller assorties avec.

Clovis laissa retomber dans son verre la gorgée de vin qu'il venait de boire. Sarah lui tapa dans le dos. Sa toux interrompue, il se recentra sur son carnet.

— Je suis désolée de t'avoir gêné.

— Pas grave.

Sarah tourna la tête, fit un signe de main à quelqu'un et embarqua son verre vers d'autres aventures.

Clovis resta à se demander si c'était sincère.

Qui disait des choses pareilles ? Homme ou femme, aucune différence, dans les deux cas c'était la déclaration d'un pervers.

Ou alors elle ne le pensait pas vraiment et ne cherchait qu'à se moquer de lui. Ouais. C'était toujours comme ça.

Quel que soit le contact avec d'autres personnes, il se faisait malmener sans répondre. Il ne savait même pas si les autres en prenaient conscience.

Mieux valait qu'il rentre chez lui.



Au cours de la réunion, Clovis constata avec stupéfaction que, cinq mois après son arrivée, il ne connaissait toujours pas le nom de l'apprenti du service. Il se repassa les prénoms de ses collègues pour s'assurer qu'il s'en rappelait toujours. Qu'est-ce qui n'allait pas chez lui ? Il ne s'intéressait pas spécialement au jeune en formation, mais il aurait dû s'imprégner des quelques informations essentielles à son propos, ne serait-ce que par osmose.

Cette réalisation le laissa pensif dans son bureau. Puis il se remit au travail.

L'après-midi fila avec les dossiers complétés. Il n'avait pas décroché un mot, n'avait pas été dérangé, et s'était montré efficace. Pourquoi toute sa vie ne pouvait-elle pas se dérouler comme ça ? Libérée de la tyrannie de l'interaction sociale, concentrée sur des objectifs clairs.

Quelque chose n'allait pas chez lui. En toute honnêteté, sans égoïsme, très peu de gens parvenaient à éveiller son intérêt ; pourtant, la solitude le rattrapait s'il osait couper complètement les ponts avec le monde extérieur. Repoussé par la présence, hanté par l'absence.

Jimmy lui confirma que ce n'était pas le lot commun.

Ils buvaient des bières sur son balcon, attirés là par la façade incandescente de l'immeuble mitoyen où s'étalait le couchant. Une des voisines rentrait son linge. Jimmy s'informa :

— Du coup, tu me détestes ?

— Non. Je m'en fous.

Le soleil disparut.

— T'es dur à aider.

- Je sais.
- Tu veux bien que j’essaye un dernier truc ?

Clovis haussa les épaules.

Jimmy se pointa trois jours plus tard un flacon entre les doigts. Il fit glisser sur la table noire une galaxie de comprimés.

- Qu’est-ce que c’est que cette *merde* ?



L’ecstasy possédait des propriétés fascinantes. Mais, parce qu’on réalisait trop peu de tests contrôlés, parce que le produit commercial se trouvait souvent coupé avec ce qui traînait sous les meubles, et surtout parce qu’elle était frappée d’interdiction, on n’était tout à fait certain *desquelles*. Le laboratoire de Jimmy les étudiait avec attention.

- Le laboratoire ?
- Je suis ingénieur chimiste.
- Ah bon ?
- ... On se connaît depuis *quatre ans*, Clovis.
- Je ne voulais pas...

Bref. Ils synthétisaient de la MDMA pure et analysaient celle distribuée dans les raves, leurs collaborateurs biologistes repoussaient les limites mentales d’une armée de rats, et ils publiaient ensemble assez régulièrement pour que le patron du labo se soit fait un nom dans le domaine.

L’an dernier, deux de ses collègues étaient tombées sur un mélange fou. Elles avaient envoyé ça aux cobayes, puis avaient risqué leur propre peau, avec des résultats ayant donné envie aux camarades de tester eux-mêmes. Le produit dans sa formulation actuelle circulait sur le campus.

- Vous êtes cinglés.
- Nous sommes scientifiques.
- Et alors, ce truc, il fait quoi ?

L’ecstasy était réputée pour donner la sensation d’étendre ou d’affiner l’empathie. Cette coupe-là la générait *ex-nihilo*.

- Il crée une présence.

Clovis reprit une gorgée de bière.

- Et en quoi ça m’aiderait, quand bien même j’accepterais d’en prendre ?
- Ton problème c’est de sentir des absences, non ? Et ça se calme quand tu es avec quelqu’un ? Crée-toi une présence, et le tour est joué.
- Ce n’est pas si simple.
- OK, si tu le dis. Je propose, c’est tout.

Jimmy prit congé et repartit avec sa drogue.



Clovis grimpait les escaliers trois marches par trois. Arrivé au dernier étage, il respirait la gueule ouverte. Il sentit son cerveau essayer de lui mettre des bâtons dans les roues et décida de le prendre de vitesse. *Taw, taw, taw, taw*. Le chien des voisins ne dit rien.

Chloé ouvrit la porte centimètre par centimètre, jusqu'à risquer un œil dans l'entrebâillement. Elle eut une seconde d'hésitation, puis :

— Oh, vous êtes l'ami de Malik ? Clovis, c'est ça ?

Une fois. Elle l'avait vu une fois et elle avait pris la peine de retenir son nom.

— Je dois vous parler.

— ... Quoi ? Maintenant ?

— S'il vous plaît.

Elle le laissa entrer et posa sa batte en aluminium contre le mur. Clovis remarqua le judas derrière la porte. Il le pointa du doigt ; elle n'attendit pas sa suggestion pour lui montrer l'autre côté du battant où il n'y avait que du bois peint.

— Qui a fait un truc aussi stupide ?

— Aucune idée.

Clovis traversa le couloir jusqu'au salon. Il était mal rangé, mais il n'y voyait pas de vaisselle, sauf un verre. Un peu de poussière au sol, rien d'alarmant. Dans le pire des cas, il avait sa Ventoline sur lui. Il tâta ses poches. Il avait oublié sa Ventoline chez lui. Merveilleux.

Chloé lui demanda ce qu'il voulait boire depuis la cuisine. Il opta pour de l'eau. Elle le rejoignit.

— Et donc, qu'est-ce qui vous amène ?

— C'est quoi, votre problème ?

Elle tressauta, but une lampée de son Coca, s'essuya les lèvres avec sa manche.

— Donc vous, vous vous pointez chez les gens à pas d'heure, vous ne leur dites pas bonjour, et vous demandez ce qu'est *leur* problème. C'est. Intéressant. Je suppose.

— C'est pas normal de rester enfermé chez soi. C'est pas normal de voir personne. C'est pas normal de vivre dans une *merde* pareille. Alors ouais : c'est quoi votre problème ?

Elle posa son verre sur le meuble le plus proche.

— Vous vous croyez original. Vous vous croyez le seul assez malin, assez intelligent pour poser la question. Déjà, descendez de vos grands chevaux. Je l'ai assez entendu, on me l'a assez répété que j'étais folle, que j'allais pas bien, que je me marierais jamais avec cette attitude... Ha. Vous n'êtes pas mon invité, je ne me laisserai pas insulter chez moi, et la police pourrait avoir des choses à dire sur l'attitude d'un homme qui force son entrée dans l'appartement d'une inconnue isolée !

Clovis serra les dents.

— Pardon. Je sais qu'on ne dirait pas avec les circonstances, mais je ne suis pas quelqu'un de mauvais. Je veux comprendre.

— J'ai plutôt l'impression que vous voulez juger.

— J'arrête. Promis. S'il vous plaît. Expliquez-moi.

— Pff. Prenez un siège. Si vous me coupez la parole, vous dégagez.



— Il y a quelques années je faisais la pire dépression de ma vie. Je n'avais plus goût à rien. Je ne composais plus, je ne nageais plus, je ne mangeais plus. Ça ne m'empêchait pas de sortir ; je buvais verre sur verre avec des gens qui se foutaient éperdument de moi et je me persuadais que c'était ça le bonheur. Je vendais des vêtements et je claquais ma paie dans des magasins moins chers que le mien pour croire le temps d'un achat que j'étais enfin jolie. J'avais des cheveux longs, ça me bouffait des heures pour en prendre soin, mes soi-disant amis ne pouvaient pas se retenir de les tripoter et m'engueulaient s'ils n'étaient pas assez propres et doux à leur goût. Ma mère passait son temps à me dire que vivre en ville était bien trop dangereux, et elle est venue me faire une scène dans mon appartement quand elle a appris par hasard que je prenais des cours d'auto-défense, sous prétexte que c'était « de la bêtise » et la preuve que j'étais « devenue folle ». Un jour j'en ai eu marre. J'ai crié sur tout le monde et j'ai fermé ma porte. Mes parents ont tenté de me faire interner. J'ai tenu bon.

Chloé regarda le sol. Clovis but de l'eau. Le silence perdurant, il se dit qu'une réaction ne comptait plus comme interruption.

— Est-ce que c'était vraiment la solution ?

— « La » ? Comme dans une seule, unique, normale ? Vous vous entendez parler ? Même quand vous prétendez écouter, vous continuez de juger.

— Non, je ne vous juge pas, je... je raisonne de façon logique, mathématique. Avez-vous le résultat que vous vouliez ? Quel était votre but ? Le bonheur ?

— Ben oui, le bonheur. À un moment j'ai mis à plat tout ce que je croyais être des obligations, envers moi-même ou les autres ; j'ai barré tout ce qui me rendait malheureuse. Le bonheur, si je ne l'ai pas maintenant, je ne sais pas ce que c'est.

Clovis retourna ça dans son esprit un moment.

Ça n'avait toujours aucun sens.

— Mais votre avenir. Qu'est-ce que vous allez faire ? Vous n'aviez pas de meilleur plan ?

— Je vais faire de la musique. Je regrette la piscine municipale, mais c'est tout.

— Vous ne pouvez pas vous couper du monde. C'est de l'égoïsme !

— Qu'est-ce qui m'oblige à donner de mon temps à des gens qui me méprisent, me rabaisent et me donnent envie de mourir ? Si c'est la morale ou l'étiquette, alors elles ont été inventées par des manipulateurs qui ne voulaient surtout pas tomber à cours de proies et ça ne m'intéresse pas de leur obéir. Ce qui nous amène à la question la plus intéressante de la soirée : c'est quoi, *votre* problème ?

Chloé croisa les bras. Clovis pesa le pour et le contre. Il était venu... Il n'avait pas de motif rationnel à sa visite. Il lui avait demandé de s'expliquer, elle l'avait fait. À moins de se croire au-dessus d'elle sur il ne savait quelle hiérarchie, la moindre des politesses serait de lui rendre la pareille. D'un autre côté, il se pensait effectivement meilleur qu'elle. Bah.

— Vous avez la belle vie. Si on ne fait pas attention au ménage.

— Ça va ça vient, de temps en temps je déprime et je temporise, vous savez ce que c'est.

— Non, je ne sais pas ce que c'est. Et je ne sais pas comment vous faites pour supporter la solitude.

— Internet. Beaucoup d'Internet. Vous devriez creuser de ce côté-là.

— Je n'aime pas du tout la pornographie.

— ... Vous plaisantez ?

- Ça vous choque parce que je suis un homme ?
- Non, je veux dire, vous êtes au courant qu'il y a *autre chose* ?
- C'est pas le sujet.

Il baissa la tête. Chloé approcha une main de son épaule. Il se déroba.

- Même le contact physique vous dérange, hein ? Écoutez, y a pas besoin d'être jaloux.
- Je ne suis pas...
- Y a pas besoin de chercher à prouver que j'ai tort. Rien ne vous oblige à rester malheureux. Je vous ai dit comment ça s'est passé pour moi, peut-être que vous devriez avoir une réflexion un peu pareille sur ce que vous voulez faire de votre vie ? Si vous veniez ici pour prendre un conseil, je n'ai que celui-là.
- ... Merci.
- Bon. Je suppose que je n'en parle pas à Malik ?
- S'il vous plaît. D'ailleurs, pourquoi il vous rend visite avec son histoire d'association, si vous êtes si formidable que ça ?
- Eh, je n'ai jamais prétendu être parfaite, j'ai des jours meilleurs que d'autres. Et puis, il faut dire... il sort tout droit d'un rêve. Et d'un rêve humide, si vous voyez ce que je veux dire.

Clovis grimâça. Chloé cacha son sourire dans une main.

- Désolée ! J'oubliais.
- Si on va sur ce terrain-là, peut-être qu'il s'intéresserait à vous autrement que par pitié si vous preniez soin de vous.
- Alors : d'une, je suis triste que vous le preniez comme ça parce que j'étais persuadée qu'on avait fait des progrès sur votre problème de jugement ; de deux, il est marié.

Clovis cligna. Chloé haussa un sourcil.

- Vous êtes son ami depuis combien de temps ?
- Excusez-moi, je dois partir.
- Oh, aucun souci. Rentrez bien surtout.



La mâchoire serrée, il fixait le comprimé qui reposait sur la table, tache de peinture blanche sur une toile noire parfaite.

Personne ne pouvait l'aider. Août était revenu et avec lui le congé obligatoire pour cause de fermeture de l'entreprise. Elle était de retour, plus rapide que la dernière fois.

La solitude le crevait.

Il se pensait de taille, cette fois. Il lui montrerait qu'il la maîtrisait. Il la ferait plier et la briserait.

Bientôt. Peut-être. Ça ne s'annonçait pas bien.

Jimmy était revenu plusieurs fois sur son affaire d'ecstasy miraculeuse. Il insistait pour être présent à la première prise, « au cas où », ou plutôt, Clovis le soupçonnait, pour pouvoir rire de ses réactions. La dernière fois, il avait oublié un cachet.

Le comprimé blanc lui faisait de l'œil.

Il était temps de savoir enfin si ce truc fonctionnait. Il avait dispatché des verres d'eau partout dans l'appartement, histoire d'éviter la déshydratation. Ses coins de meubles étaient désormais protégés par de la mousse, le traitement baby-proof pour un adulte qui ne savait pas à quel point il s'apprêtait à régresser.

Clovis posa le cachet sur sa langue et l'avalait d'un trait.

Il mit un vieux disque de Jazz. Rien de spécifique, il avouait ne pas s'y connaître, juste une compilation de standards. Les chanteurs ne servaient à rien contre la solitude, c'était la musique elle-même qui atténuait sa tension. Il se rassit et tâcha de se laisser aller. En face de lui, trois couches de peinture monocouche Voile de Brume le contemplaient.

C'était mort. Pas moyen que ça reste dans cet état.

Il récupéra du papier blanc dans son imprimante, sortit ses pinceaux de leur placard, en fit de même pour ses vieux tubes d'acrylique. Les murs pouvaient clairement être améliorés mais il voulait réaliser quelques croquis avant de se lancer.

Fredonnant avec le saxophone, il ne vous remarqua pas tout de suite.

Il vous dit quelques mots sans s'apercevoir de ce qu'il faisait.

Ça ne le frappa que quand il voulut vous demander votre avis sur ses griffonnages.

Clovis tourna dans son appartement, à votre recherche. Comment était-ce possible ? Il était seul, mais il ne s'était jamais senti aussi à l'aise, aussi social, aussi compris. Il rationalisa. Bien sûr que vous n'étiez pas là. Vous n'étiez que la conséquence de la pilule miracle. On la lui avait vendue ainsi.

Il se sentit tourner de l'œil et but de l'eau. Il lutta avec la certitude que vous l'aimiez et l'estimiez, parce que c'était une pensée ridicule à avoir quand il n'existait pas de « vous ». Puis il se laissa aller à rire : ce n'était pas contre vous, la situation l'exigeait.

Vous disparûtes au milieu de la nuit, et c'est tant mieux : Clovis avait besoin de sommeil.

Il téléphona à Jimmy le lendemain matin.

— Tu pourrais m'en procurer d'autres ?

— Tu... *non*. Tu l'as fait ? Alors ?

Clovis repensa à vous.

— Moui, c'était sympa, rien de bien extraordinaire.

— Ha ha ! Je t'amène le matos mardi. Félicitations, vieux.



Clovis peignait des rayures sur son plafond quand l'interphone sonna. Il descendit précautionneusement de son escabeau, déverrouilla la grille du bas de l'immeuble, entrouvrit sa porte pour les arrivants, sortit les bières et un thé glacé plus tout à fait de saison. Il prévint :

— Vous m'excuserez, c'est un peu le bordel.

Il entendit rire. On lui rétorqua :

— Ça devrait aller, on survivra.

Il les invita en cuisine plutôt qu'au salon, même s'ils y seraient serrés.

Il aurait été inexact de dire que Malik n'avait pas changé si on considérait qu'il avait rasé ses tresses, mais à part ce détail, il restait le même concentré de bonne humeur fait homme. Clovis sentit la cigarette sur ses vêtements et espéra que ça ne pénétrerait pas le tissu des chaises.

L'homme qui l'accompagnait pouvait avoir n'importe quel âge entre vingt et trente. Il portait une barbe mal rasée et une veste de cuir. Le malaise total s'imprimait sur son visage.

— Éric, je te présente Clovis. Clovis, Éric.

— Enchanté.

— Alors, quoi de beau ? Jimmy disait que tu avais obtenu ton mi-temps *et* ton télétravail ?

— Je leur dois toujours deux réunions physiques par mois, mais je subis ça bien. Je me rends compte de la chance que j'ai.

Ils continuèrent à papoter. Clovis ne put s'empêcher de vérifier à intervalles réguliers l'air sur le visage d'Éric. Rien à faire, le nouveau venu le dévisageait comme un pestiféré. À une époque, ça l'aurait dérangé, aujourd'hui il s'en moquait. Malik prit congé, non sans lui offrir la bouteille de White Spirit dont ils avaient parlé au téléphone.

— Ah, tu me sauves. Je n'avais vraiment pas le courage de descendre juste pour ça.

— Pas de souci, ça me fait plaisir. On se revoit bientôt ?

— Aucun problème.

Clovis les raccompagna à la porte. Il ouvrit la bière dont personne n'avait voulu plus tôt et la sirota sur son balcon. La voix de ses deux invités lui parvint depuis la rue.

— ... comment ça peut sentir à la fois le solvant ET la javel ? Il n'ouvre jamais ses fenêtres, ce type ?

— Il n'y fait plus attention. D'habitude je lui fais la remarque, mais là il n'y a rien à faire, il a de la peinture qui sèche.

— C'est pas possible. Comment on peut *vivre* comme ça ?

— Franchement, Éric. T'as déjà rencontré quelqu'un de plus inoffensif ?

Clovis éclata de rire, se laissa tomber dans son transat, et leva son verre à votre santé.